

**Autoportrait  
à ma grand-mère**



PATRICIA ALLIO

# Autoportrait à ma grand-mère

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ouvrage publié avec le soutien du Centre national du livre

*Ce texte a fait l'objet d'une première adaptation scénique en avril 2018 à Fauville-en-Caux, en Normandie, dans le cadre du festival Terre de Paroles.*

*Interprété et mis en scène par l'autrice, Autoportrait à ma grand-mère a été créé en novembre 2018 à Brest, au Quartz.*

L'autrice a bénéficié en 2017  
d'une aide du Centre national du livre pour l'écriture de ce texte

© 2023, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS  
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON  
Tél. : +33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : +33 [0]3 81 83 32 15

**[www.solitairesintempestifs.com](http://www.solitairesintempestifs.com)**

ISBN 978-2-84681-704-2

*Heureusement que quelqu'un a eu l'idée de prendre des photos,  
sinon on n'aurait jamais rien vu.*

JULIENNE LE BRETON



## VOIR LA MER

Julienne, mémé, c'est comme ça que je t'appelle et que tous tes petits-enfants t'appellent. Chez nous ce n'est pas chic, on ne s'appelle pas par nos prénoms, on ne dit pas ma grand-mère ni ma mamie, mais ma mémé. Plus tu vieillis, plus je remarque tes grands yeux bleus qui s'illuminent. Est-ce qu'ils se sont agrandis ? Est-ce qu'ils brillent davantage ?

À chaque fois que je viens te rendre visite au bourg de Malguénac, je t'embarque dans mon Alfa Romeo 145 rouge. Elle est immatriculée 75, ça fait jaser le voisinage. « Parisien tête de chien parigot tête de veau », je suis maintenant dans le camp de l'ennemi.

« On va faire un tour ? – Oui. » Tu dis toujours oui. Direction Kerlois pour voir ton ancienne maison. Ne pas oublier la Ventoline ni les clefs. Tu es toujours partante. Je pourrais te conduire au bout du monde, tu dirais oui.

Tu es comme la grand-mère de Gaëlle Vidal, mon amie de Perros-Guirec. La dernière fois que nous nous sommes vues, elle m'a rejoints au Grand Hôtel de la plage de Trestraou. C'était le mois d'octobre. La station balnéaire était déserte. Je connaissais le Grand Hôtel pour y être entrée un jour clandestinement. On était plus avancé dans l'arrière-saison, déjà le début de l'hiver, il y avait de la lumière,

aucun bruit, pas un seul client. J'entrai, empruntai l'immense escalier recouvert d'une moquette usagée des années 1970, m'installai dans le salon. Personne à l'accueil. Personne dans le salon. Personne dans l'escalier. Un grand piano ouvert attendait qu'un pianiste l'anime. Je ressentis soudain l'effet du charme étrange et suranné de ces vieux hôtels de luxe un peu décatis que l'on construisait au début du xx<sup>e</sup> siècle face à la mer.

Orientée nord, la grande plage de Trestraou est froide et vide, souvent glaciale. Son nom laisse dans la bouche des traces rugueuses, goût de granit, arrière-goût de mort. La plage de Trestraou ouvre sur le paysage des Sept-Îles, il faut passer par elle pour accéder au sentier côtier, celui qui mène à Ploumanac'h où s'érigent d'immenses rochers de granit rose en équilibre fantastique qui donnent l'impression d'avoir été brutalement arrêtés dans leur mouvement. Parfois, on croit entendre le bruit d'éboulis des rochers qui roulent et dévalent les pentes.

Dans le Grand Hôtel de Perros-Guirec, une immense baie vitrée donne la sensation d'être complètement dehors. Au loin, la lumière perle sur les Sept-Îles, impeccable plan fixe, interminable plan-séquence parfaitement cadré et silencieux. La fenêtre intensifie le paysage. Je suis restée là plusieurs heures, jusqu'à ce qu'une personne arrive et, sans qu'elle s'étonne de ma présence dans l'hôtel vide, m'annonce qu'il est fermé, en travaux, et me prie de sortir.

Quand j'ai donné rendez-vous à Gaëlle, j'avais le secret espoir de revivre cette présence par effraction. En l'attendant, de nouveau je me dis qu'ici tu ne peux rien faire d'autre que regarder. Ce n'est pas une fenêtre, mais la mer et le ciel grand ouverts

devant soi. Tout à coup elle est là. Devant moi. Avec la discrétion, la sauvagerie délicate d'un chat, elle est entrée sans que je m'en aperçoive. Regard intense et fuyant, cheveux un peu gras, mèche rebelle, teint rouge, dents jaunies par le tabac, son rire brusque fuse. J'aime sa beauté de paysanne, sa voix cristalline de jeune barde. Je repense souvent à ce jour de fin d'été où elle a chanté dans les bois des ballades traditionnelles du pays Gallo. Nous marchions à plusieurs sur les chemins étroits serpentant à travers la forêt du château de Landal, lovée dans une petite vallée entre Dol-de-Bretagne et Combourg. Quand le soleil était enfin parvenu à percer l'épais manteau feuillu qui nous enveloppait, l'eau du ruisseau avait brillé soudainement, sa voix claire et fragile s'était diffusée en répandant des éclats de lumière dans la forêt touffue et sombre.

De temps à autre, tu dis des mots, de courtes phrases devant moi. « Si tu venais une semaine à Malguénac, si tu restais avec moi à la maison, sûrement tu parlerais le breton après. » C'est ce que tu m'as dit peu de temps avant que tu ne partes à la maison de retraite de Pontivy. Je réécoute régulièrement les enregistrements de nos promenades où il t'arrive de parler breton quand je te le demande. Tu me dis des mots que tu me fais répéter, je n'y arrive pas bien, jamais vraiment tout à fait, et tu me fais répéter, répéter encore, et parfois tu ris en me corrigeant. Gaëlle apprenait le breton quand je l'ai rencontrée. Elle habita avec moi quelques mois à Rennes avant de partir dans les Côtes-d'Armor sillonnner la campagne à pied, vagabonde sans foi ni loi dormant parfois à la belle étoile, parfois dans les fermes. Ce jour-là, nous restons longtemps dans cet hôtel désert

à regarder ensemble la mer et le ciel. Ici tu ne peux pas faire autrement, tu es aspiré, à moins de faire autre chose, à moins de faire l'amour dans une de ces chambres ouvertes sur la mer qui semblent attendre qu'on les réanime. Il y a dans ce lieu une atmosphère vacante, une disponibilité infinie aux effets contagieux. Nous parlons depuis longtemps, tout à coup Gaëlle me dit qu'elle doit aller voir sa grand-mère qui est restée dans la voiture. Je m'étonne qu'elle soit restée toute seule si longtemps. Gaelle m'explique que sa grand-mère a 98 ans et adore qu'on l'emmène faire des tours de voiture. Elles partent du bourg de Perros-Guirec, descendant jusqu'à la plage de Trestraou. Gaëlle se gare juste devant la plage et laisse sa grand-mère dans la voiture. Elle aime rester là, à regarder la mer et le ciel en silence. Nous descendons la voir. Une personne aux grands yeux bleus, très maigre, l'air infinitement doux, me regarde comme si elle voyait d'ailleurs. Ouverte comme la mer, elle est encore là mais déjà passée de l'autre côté. Peut-être à cause de sa maigreur, ses yeux bleus délavés semblent immenses et expriment un étrange ravissement.

Toi tu as vu la mer très tard, parce qu'avant, en Bretagne, on était soit de la campagne soit de la mer, il n'y avait pas d'entre-deux, et comme il y avait peu de voitures, la plage, c'était pour les bourgeois. On n'allait pas voir la mer. Tu aimes toi aussi faire des tours de voiture. Tu aimes aller voir la mer, tu aimes traverser la campagne, tu aimes regarder et parler de ce que tu regardes, c'est une des plus belles et des plus simples choses à faire, c'est notre point commun. La contemplation motorisée, bien plus qu'un concept touristique, est une forme de vie, partagée

et partageable, alimentée par les milliers de récits de voyages de *road trip* ou de *road movie*.

Tu roules. Tu n'es plus face au paysage mais dans le paysage. Tu roules. Tu ne vois pas un champ de maïs mais des nappes vertes. La voiture a démocratisé l'impressionnisme et le land art. Aujourd'hui, ce ne sont plus seulement des mouvements artistiques et picturaux, mais des états de perception accessibles à tous les contemplateurs motorisés qui ont fui les musées pour regarder le monde en roulant. Je ne rêve pas les yeux fermés, je roule les yeux grand ouverts. Tout s'incorpore et tout finit par s'inverser ; c'est pour ça que le mouvement de la vie est un flux continu.

Nous prenons chaque fois la même route et, à la sortie du bourg de Malguénac, on passe devant l'ancienne école des garçons. Je te pose toujours les mêmes questions, tu donnes toujours les mêmes réponses : « C'est ici que les enfants allaient à l'école, Gisèle, ta mère, et ses frères. J'ai vu l'école se construire, ils venaient à pied, cinq kilomètres, de mon temps c'était comme ça, personne n'avait de voiture, le vélo c'était rare, alors on marchait, c'était comme ça. Plusieurs kilomètres chaque jour. »

Les années 1950 en Bretagne, c'est presque le XIX<sup>e</sup> siècle et le XIX<sup>e</sup> siècle s'étire même jusqu'aux années 1960. Lorsqu'en 1962 ma grand-mère, paternelle cette fois, monte à Paris pour le mariage de son fils aîné Hubert, elle porte son costume. Pendant longtemps, la Bretagne a été une province reculée, boueuse et pluvieuse, peuplée d'hommes et de femmes de petite taille, de paysans, d'alcooliques et de simples d'esprit incapables d'aligner trois phrases en français, c'est de cette façon que Max Jacob, né à Quimper et séjournant régulièrement dans le Finistère, parle des

Bretons. On retrouve cette version péjorative dans la littérature française du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle et c'est cette vision stigmatisante qui a fait dire au poète Laurent Tailhade que le Breton était le « nègre de la France ». Comme l'explique Michelet dans son *Histoire de France*, le Breton est à l'image de son environnement : « La nature est atroce, l'homme est atroce, et ils semblent s'entendre. » Dans cette conception naturaliste et essentialiste, le Breton est un être proche de l'état de nature, fruste, rustre, un plouc qui lui non plus n'est pas « encore entré dans l'Histoire ». Plouc, du breton *plouf* dérivé de *ploue*, signifie « rustre ».

Tu dis toujours la même chose. Tu dis : « Gisèle, ta mère, elle faisait ce trajet à pied tous les jours avec ses frères. Avec des sabots en plus. » Petite, j'avais du mal à croire qu'à mon âge ma mère et mes oncles marchaient des kilomètres chaque jour, chaussés de ces petits sabots de bois dur exposés sur la cheminée que je tournais et retournais dans mes mains, alors que moi je portais mes premières Nike achetées en Espagne. Ce que tu ne sais pas, c'est que Gisèle, ta fille, détestait faire ce trajet, parce qu'une bande de garçons les attendait toujours pour les attaquer et les humilier à cause de votre pauvreté et des vêtements qu'on leur avait prêtés. Elle m'a souvent parlé des vêtements des autres qu'elle devait porter parce que vous étiez pauvres. La honte que ça faisait de porter les vêtements des autres devant ceux qui le savaient, devant ceux et celles qui possédaient, devant *celleux* dont les parents prêtaient. Alors, à l'adolescence, avec mon frère, lorsque nous voulions un vêtement de marque, n'importe quel vêtement,

elle nous l'achetait. C'était une priorité pour elle que ses enfants soient bien habillés, qu'ils soient aussi chics que tous les autres, même si ça coûtait cher. Elle ne lésinait pas, par principe, c'était son endroit très personnel d'insurrection.